

Gide, encore

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **31 (1963)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568569>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il s'arrêta. Je le regardais dans les yeux. Sa bouche tremblait.

— «Bonsoir, Yvan», me dit-ils.

— «Bye, bye, Tgli, ça va ?»

— «Je te vois, tout à l'heure ?» me demanda-t-il d'un air triste.

Mes doigts firent le geste de brasser un paquet de cartes imaginaires. Je secouait la tête :

— «Non, ce n'est pas la peine.»

Ses yeux s'embruèrent de larmes.

— «Pourtant.» fit-il en tendant ses mains vers moi.

— «Non . . . A quoi bon ?»

Il se raidit pour ne pas pleurer. Ses yeux chavirèrent dans le vague. Tournant les talons, il s'en alla.

Maurice R. n'avait pas dit un mot, mais son regard m'interrogeait :

— «Tu vois, mes illusions craquent. Jamais je ne pourrai trouver ce que j'aime dans un garçon . . . Je ne sais peut-être pas ce qu'est l'amour, alors je fais souffrir.»

Je restai sans parler, puis je lui dis d'une voix sourde :

— «Il faut que je fasse du mal, ou alors je n'ai pas l'air d'aimer.»

— «Tu commets une folie d'user tes vingt ans avec des aventures.»

— «De toute façon, ce sera la fin, car l'un de ceux-ci» — je désignais la silhouette qui disparaissait dans l'ombre — «l'un de ceux-ci me tuera peut-être . . . Mais pour ce soir . . .» — Du pouce, j'étais des cartes invisibles sur la table, je fis le geste d'en saisir une, — «pour ce soir, je tire un valet» — d'en prendre une autre et, la jetant en direction du boulevard : — «Et pour lui une Dame de Cœur. Je lui souhaite d'être heureux puisque moi je ne sais que souffrir et faire pleurer.»

Tigli disparut dans la foule des promeneurs. Je bus un peu de cognac et j'essayai de sourire à cette nuit de printemps; mais j'étais triste, infiniment triste.

Yvan C.

Gide, encore

par Scorpion

On parle beaucoup — et avec raison — de l'ouvrage considérable que Jean Delay vient de publier sur la jeunesse d'André Gide ¹⁾. On en parle d'autant plus que les conclusions auxquelles est parvenu Delay — science médicale et psychologique à l'appui — sont souvent en désaccord avec l'autoportrait que Gide nous a transmis. Accuserons-nous l'auteur des «Nourritures» d'insincérité ou, au contraire, reprocherons-nous à Delay de s'être trompé ? Cette dernière alternative, hélas pour Gide, est la moins valable. En fait, l'étude qui nous est proposée est d'une richesse étonnante en documents, une très large place étant accordée à la correspondance qu'André Gide a échangée avec sa mère. Cela nous vaut, avec les commentaires du critique, un travail en deux volumes étoffés et nourris dans lesquels il faut voir le souci constant de Delay de n'omettre aucun détail.

On y peut constater que Gide s'est (pour le moins) autant servi de la pédérastie qu'il l'a pratiquée. Son «Corydon», cri de guerre qui nous a valu peut-être plus de haine que de compréhension — et le moment était particulièrement mal choisi — en est une preuve singulièrement convaincante. Cette proclamation tapageuse de l'homosexualité, basée sur des faits pris dans la nature (Gide aurait pu en citer d'autres, et de combien plus significatifs) n'a séduit personne, même pas les intéressés. En tout cas, elle n'a pas fait changer les choses. Une action plus lente et moins bruyante eut agi tout autant, davantage sans doute et en profondeur.

Pour Jean Delay — et ce n'est pas moi qui vais prétendre le contraire — le drame de Gide repose en grande partie sur les relations qui l'unissaient à sa mère.

Evidemment, il est nécessaire, pour le bien comprendre, de resituer les personnages dans leur cadre habituel. D'une part, une bourgeoise protestante, rigide, sévère, soucieuse (à l'exaspération) du devenir de son enfant chéri, qui multiplie ses précautions, veut écarter à tout prix les heurts et les tentations de l'existence et qui, faisant ainsi, précipite justement son protégé dans l'ornière. D'autre part, un jeune homme sensible, artiste, affamé de liberté et d'aventures, pourchassé par une affection démesurée qui tend à le soumettre et à le priver d'air. Le moralisme excessif de la mère a indiscutablement poussé André Gide dans les bras des garçons. Certes, il y était prédisposé. Pour ma part — et je ne cite qu'un exemple — je n'aurais jamais changé si l'on m'avait mis dans les bras des filles. Souvent, j'ai été placé dans de pareilles situations; ma répugnance l'a cependant emporté, et je suis sorti de l'épreuve, moqué et critiqué, mais indemne dans mes désirs et la manière de les assouvir.

Sur le plan littéraire, c'est également à la mère de Gide que revient une part de la révolte bien compréhensible de son fils contre le puritanisme protestant et l'esclavage qui en est le premier corollaire. Mais la révolte permanente de Gide-enfant ne devait pas l'empêcher d'aimer sa mère. D'où une division nette de son caractère que l'on retrouve tout au long de son existence.

Jean Delay poursuit encore plus loin son analyse. Il arrive à démontrer (et Dieu sait s'il lui a fallu du doigté, de l'audace et du talent) «qu'après avoir dû cesser la lutte contre le moralisme de sa mère, il avait besoin de recommencer la même lutte, mais contre sa femme, car il aimait en elle la vertu et c'était la vertu qu'il combattait». L'on assiste alors chez l'auteur de «Thésée» à ce phénomène troublant de la transformation d'un sentiment négatif — Gide a d'abord envisagé son homosexualité comme une tare répugnante — en un véritable orgueil de privilégié. D'un extrême à l'autre ! Seconde preuve en faveur d'une division de la personnalité d'André Gide.

Le monument édifié ne tiendrait pas debout s'il n'était que le seul fruit (stérile) de la révolte. Fort heureusement, la soif d'esthétique de Gide est venue justifier sa lutte gigantesque contre lui-même et le milieu ambiant. D'où la naissance et l'affirmation d'un classicisme qui est une victoire sur la nature de l'artiste vrai (qui a d'autres appétits et d'autres espoirs). Et Jean Delay, à la lumière de cette double circonstance, de rapprocher Gide de Goethe. L'admiration affectueuse de celui-là pour celui-ci est, du reste, connue de tous.

L'effort d'André Gide a eu encore un autre but : libérer l'homme de certaines doctrines imaginaires et abrutissantes; lui apprendre encore à cultiver ses propres valeurs et toutes ses ressources.

1) Jean Delay. — La jeunesse d'André Gide. 2 vol., Galimard, Paris 1957.

Le chemin des hommes seuls

Dans le numéro du 20 juin 1953, le FIGARO LITTÉRAIRE avait annoncé dans la rubrique «Le Livre de la Semaine» le roman d'un jeune écrivain anglais, Walter Baxter, «Le Chemin des Hommes Seuls» traduit alors de l'anglais, où il avait paru sous le titre original «Look down in Mercy». Ce roman est sans doute une œuvre exceptionnelle, dure et cruelle par son climat de guerre, pathétique par son côté humain. Jean Blanzat, l'auteur de la critique dans le Figaro Littéraire, a relevé à juste titre ce côté humain du livre. Nous reproduisons ci-après cette critique et espérons arracher par ce rappel ce beau livre d'un oubli qui se fait généralement trop vite. C.W.

On nous dit assez peu de choses de Walter Baxter, jeune romancier anglais, traduit en France pour la première fois. Il a été soldat, puis officier en Birmanie. Converti au catholicisme en 1949, il est retourné aux Indes, avec une mission jésuite et il travaille actuellement à un livre sur ce séjour qui a duré un an.

Dans «Le chemin des hommes seuls», publié en 1950, seuls l'épigraphe et le titre original, *Lok down in Mercy*, sont des allusions directes au sentiment religieux. Dieu, dans le récit, non seulement n'est jamais nommé, mais rien ne laisse pressentir son existence. Les hommes suivent leur chemin dans une solitude et un abandon absolus. Au bout du danger et de la souffrance, la mort les attend. Parmi tant de livres désespérés que la dernière guerre a laissés derrière elle, celui-ci est l'un des plus sombres. La misère humaine dont il est imprégné frappe d'autant plus qu'elle s'exprime sans cris, sans protestations, mais avec une secrète et fraternelle compassion.

Les faits seuls marqueraient cette misère. La littérature a recueilli les dépositions des rescapés venus de tous les coins de l'enfer où les hommes se sont mutuellement précipités. Mais si l'horreur et la souffrance ont des degrés, rien ne semble avoir été plus terrible que ce qu'ont enduré les combattants de race blanche dans les jungles du Pacifique et de l'Extrême-Orient.

Titubant de fatigue, les hommes marchent à longueur de jour dans un pays inconnu, endurant tout à tour le supplice de la chaleur, du froid, de la soif et de la faim. Ils sont guettés par «le choléra et l'insolation, la typhoïde et la variole, la gangrène et la malaria». A tout moment, dans la jungle ou dans la ricière, ils peuvent être surpris, capturés, tués par les Japonais. On ne saurait mettre en doute le témoignage de Walter Baxter. La précision de chaque détail rappelle à tout instant qu'il a été lui-même l'un des combattants de Birmanie. Cependant, on a peine à croire ce qu'il dit des Japonais. Deux ou trois fois dans le récit, ils apparaissent, silencieusement surgis des fourrés, et ce sont de brèves scènes d'une incroyable cruauté. Les blessés sont torturés, les prisonniers